

LA BAGUE DE FERNAND

(Pour le SAMEDI)

J'avais un ami qu'on appelait Fernand. Il portait en outre deux autres noms ; un nom de famille, et un nom de baptême, André.

Or il advint qu'un matin, mon ami Fernand, qui avait ce qu'on est convenu d'appeler une position, un physique très agréable et des façons d'agir qui lui attiraient toutes les sympathies, mon ami Fernand se maria.

La femme était aimable, charmante, spirituelle et riche, ce qui, dans le cas, ne gâtait rien.

Cela se passait vers la fin d'un mois d'Août quelconque.

Après la bénédiction nuptiale les époux s'en-volent mystérieusement. On dit qu'un nid char-mant l's abrita pendant six semaines, et que ce nid était situé dans un des plus poétiques sites des Laurentides.

Je laisse à penser le bonheur qui fut dépensé là.

On revint à Montréal et le ménage rentra définitivement dans la vie régulière et un peu mo-tone du travail de chaque jour.

L'hiver arriva. Novembre apporta les pre-mières neiges et amena la Saint-André qui, comme, je vous l'ai déjà dit, était la fête de mon ami Fernand.

Madame était sortie en cachette dans la ma-tinée et avait fait quelques visites à nos grands bijoutiers.

Après le dîner elle se leva et prit la main de son mari, y mit une belle émeraude, déposa sur ses joues deux gros baisers et lui tint le petit discours suivant, de sa voix la plus calme :

— Nous sommes heureux, Fernand, ou du moins je suis heureuse. Prends cette bague avec mes souhaits de bonne fête, et promets moi d'accom-plir fidèlement ce que je vais te demander.

— Je te le jure.

— Bien. Chaque fois que tu auras mis dans tes projets de sortir dans la soirée, sans moi, tu ôte-ras ta bague avant dîner.

— Quelle fantaisie !!!

— Tu l'as promis.

— Et je tiendrai ma promesse. Mais que peux-tu craindre ? je ne sors presque jamais le soir. Je ne fais partie d'aucun cercle, et quand je vais au

théâtre, nous y allons en-semble.

— Je ne crains rien, je sais que tu m'aimes, mais j'ai ta promesse et je la garde.

Quatre années se passè-rent.

L'émeraude n'avait jamais quitté l'annulaire de Fer-nand. Un fils était venu qui avait apporté un redouble-ment de joies intimes et de bonheur domestique.

Ce ménage était le para-dis.

Dans le courant de la cin-quième année, Fernand, eut des velléités d'indépendance, de sorties nocturnes.

Un soir donc, ayant fait le projet d'aller seul au théâ-tre, il mit, avant le souper, son émeraude dans un ti-roir... et, au moment de se mettre à table, revint en toute hâte la reprendre en se disant :

— Bih ! ce sera pour de main.

Le lendemain comme il allait manger, sa femme lui dit :

— Tu sors seul ce soir.

Fernand rougit, se troubla et balbutia :

— Moi... moi... mais non... Ou vois-tu cela ?

— Tu n'as pas ton émeraude.

— Tiens ! c'est ma foi vrai. Je l'aurai laissé dans ma chambrée après m'être lavé les mains. Je vais la chercher.

Il se leva et sortit.

Madame sourit et quand il fut revenu.

— Je n'ai pas voulu me plaindre, lui dit elle ; si tu as besoin de sortir ne te gênes pas mon ami.

Fernand avait remis sa bague qu'il était tenté d'appeler sa chaîne, ce soir-là.

Il répondit d'un ton quelque peu bourru.

— Mais puisque je t'ai dit que c'était un oubli. Cinq ou six jours s'écoulèrent encore.

Enfin, Fernand prit son courage à deux mains et ôta de nouveau sa bague.

Au potage, sa femme ne lui dit rien.

Cela l'enhardit.

Pour s'étourdir un peu, il fut aimable, gracieux, empressé. Madame se mit au diapason de son mari.

Elle fut aimable, comme une femme qui veut s'en donner la peine ; elle fut gracieuse également.

Sans être coquette, elle avait comme toutes les femmes, l'instinct de ces pe-tites finesses auxquelles on se laisse tou-jours prendre, elle regarda son mari d'une certaine manière qui était la bonne. Tout en causant avec esprit, elle lui rappela, sans avoir l'air, les meil-leurs moments de la vie à deux, à trois, qu'ils avaient si doucement menés de-puis près de cinq ans.

Le souvenir est la moitié de notre vie.

Fernand jeta un regard en arrière ; il évoqua à son tour le passé et parla... longuement.

Plus il bavardait, plus sa femme lui paraissait jeune et charmante.

Tout en parlant, il se disait à lui-même que la plus jolie opérette du monde ne valait pas un regard, un de ces regards qui semblaient ne pas s'aper-cevoir de l'absence de l'émeraude.

Il sentait bien que l'heure passait, et hésitait à se lever.

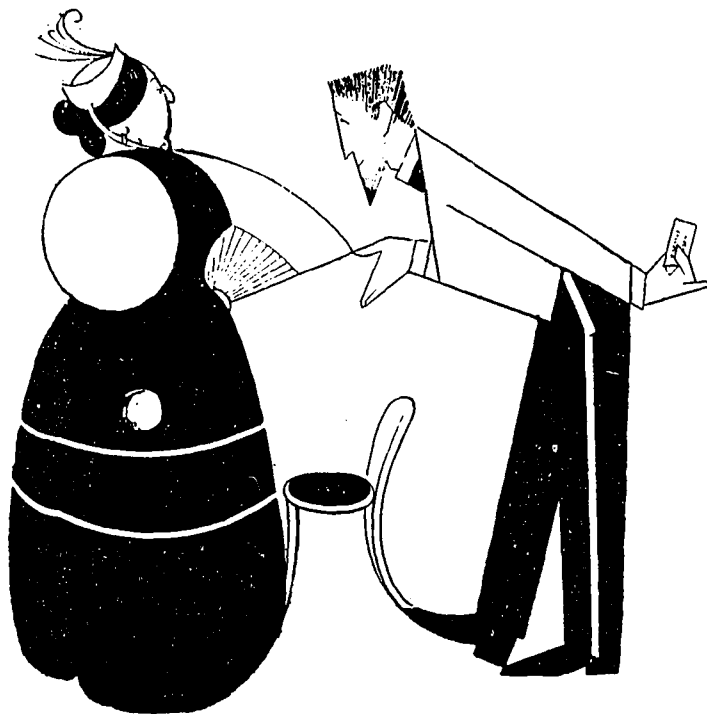
Ce n'était plus qu'il n'osait pas, c'était qu'il se trouvait bien sous le charme de son bonheur et qu'il ne vou-lait pas rompre ce charme.

Enfin il tira sa montre.

— Dix heures, déjà ! s'écria-t-il.

— Vraiment, exclama, madame, en

UN SIÈGE EN DANGER



“Monsieur fait dire à Madame qu'il est engagé ; Madame voudrait-elle bien prendre un siège en attendant Monsieur ?”

souriant malicieusement, comme le temps passe avec toi.

— Et avec toi, chère amie. Dire pourtant que je voulais sortir seul ce soir.

Madame était trop fine pour paraître avoir deviné.

— Ah ! dit elle nonchalamment, tu n'as donc pas ta bague ?

— Je vais la remettre.

Fernand essaya plusieurs fois depuis cette époque de rompre sa chaîne de fleurs.

A chaque nouvelle tentative, sa femme livrait contre son ennemi invisible un combat qui se terminait toujours par une victoire.

De défaite en défaite Fernand finit par trou-ver que nulle part il ne serait mieux que chez lui.

La femme redoubla de prévenances, de grâce. Elle fut si belle et si bonne, que les deux époux pouvaient mesurer leur temps par le nombre de leurs luncs de miel.

Et voilà comme quoi la bague de mon ami Fernand n'a pas quitté son doigt depuis dix bonnes années.

Quelle est la femme aimante qui ne peut arri-ver au même résultat en donnant à sa... jalousie une apparence discrète, adroite et spirituelle.

O.

IL AIMAIT UN CHANGEMENT



Pierre. — Dis papa, où qu'elle prend tous ses petits chats ?

Papa. — C'est le laitier qui les apporte.

Pierre. — Est-ce qu'il ne pourrait pas apporter une chèvre pour une fois ?

COMPLIMENTS INTERNATIONAUX

Au Saint Lawrence Hall ; deux voyageurs, étrangers l'un à l'autre dînent à la même table.

Premier voyageur. — Vous êtes français Monsieur ?

Second voyageur. — Oui, à quoi le voyez-vous ?

Premier voyageur. — Vous mangez tant de pain.

Le dîner s'achève.

Second Voyageur. — Vous êtes allemand, Monsieur ?

Premier Voyageur. — Oui, à quoi le voyez-vous ?

Second voyageur. — Vous mangez tant de tout.

AVIS

Madame Bouleau. — Alors mon chéri tu as as-suré ta vie pour me laisser quelque chose après ta mort ? ça c'est un bon petit homme.

Monsieur Bouleau, (sérieusement). — Oui, ma-dame, mais rappelez-vous que si vous continuez avec vos tracasseries à me pousser au désespoir vous n'aurez pas un sou.

Depuis ce temps Bouleau est caliné et... n'a pas payé sa prime.